Hyacinthe

Pour la voir aussitôt m'apparaître, fidèle
Je n'ai qu'à prononcer son nom mélodieux,
Comme si quelque instinct miséricordieux
D'avance lui disait l'heure où j'ai besoin d'elle.

Je la trouve toujours, quand mon cœur contristé
S'exile et se replie au fond de ses retraites,
Et pansant à la nuit ses blessures secrètes,
Reprend avec l'orgueil sa native beauté.

C'est dans un parc illustre où la blancheur des marbres
Dans l'ombre çà et là dresse un beau geste nu,
Où ruisselle un bruit d'eau léger et continu,
Où les chemins rayés par les ombres des arbres

S'enfoncent comme on voit aux tableaux anciens.
Aux noblesses du cœur le décor est propice,
Et parmi les bosquets l'âme de Bérénice
Semble encor sangloter des vers raciniens.

Elle est là ; sous le dais des ténèbres soyeuses,
Elle attend ; autour d'elle à chaque mouvement
Ses ailes font d'un vague et lent frémissement
De plumes onduler les fleurs harmonieuses.

Ses lèvres par instants laissent tomber le mot

Unique où se concentre en goutte le silence ;
Le geste de ses mains pâles est l'indolence,
Et sa voix musicale est fille du sanglot.

Nous errons à travers les jardins taciturnes
Émus en même temps de limpides frissons,
Touchés de nous aimer dans ce que nous pensons
Et nous penchant ensemble aux fontaines nocturnes.

L'amour s'ouvre à ses doigts comme un lys infini,
Tout en elle se donne et rien ne se dérobe.
Ses bras savent surtout bercer et sous sa robe
Son sein a la chaleur maternelle du nid.

La pitié, la douceur, la paix sont ses servantes ;
À sa ceinture pend le rosaire des soirs,
Et c'est elle sans trêve et pourtant sans espoirs,
Que je cherche à jamais à travers les vivantes.

Elle est tout ce que j'aime au monde, le secret,
L'amour aux longs cheveux, la pudeur aux longs voiles,
Même elle me ressemble aux rayons des étoiles,
Et c'est comme une sœur morte qui reviendrait.

Hyacinthe est le nom mortel que je lui donne.
Souvent au fond des ans par d'étranges détours
Nous évoquons la même enfance aux mêmes jours,
Et sa voix dont l'accent fatidique m'étonne

Semble du plus profond de mon âme venir.

Elle a le timbre ému des heures abolies,
Et sonne l'angélus de mes mélancolies
Dans la vallée au vieux clocher du souvenir.

Et parfois elle dit, pâle en la nuit profonde,
Pendant qu'au loin la lune argente un marbre nu
Et qu'un ruissellement léger et continu
Mêle au son de sa voix l'écoulement de l'onde,

Pendant qu'aux profondeurs des grands espaces bleus
Palpite une douceur grave et surnaturelle,
Et que je vois comme un miracle fait pour elle
Les astres scintiller à travers ses cheveux,

Elle dit : quelque jour dans un pays suprême
Ton désir cueillera les fruits puissants et beaux
Dont la fleur blême ici languit sur les tombeaux.
Et ton propre idéal sera ton diadème.

Avec l'argile triste où chemine le ver
Tu quitteras le mal, la honte, l'esclavage,
Et je te sourirai dans les lys du rivage,
Belle comme la lune, en été, sur la mer.

Tes sens magnifiés vivront d'intenses fièvres,
Ivres d'intensité dans un air immortel ;
Alors s'accomplira ton rêve originel
Et, penché sur mes yeux pleins d'un soir éternel,

C'est ton âme que tu baiseras sur mes lèvres.

Albert Samain (1858–1900)